

La Jeune Fille Pauvre

(Suite de la 1er. page)

VI

LA DERNIERE RESSOURCE D'UN CHERCHEUR

Le duc sortait tous les jours. Où allait-il? Nul ne s'en inquiétait, et lui-même ne songeait guère à le dire. Un soir, il s'attarda plus qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il rentra, Fernande put remarquer, dans sa physionomie, une préoccupation peu ordinaire. Elle voulut l'interroger. Il répondit évasivement à ses questions, et se retira dans son cabinet.

—Qu'a-t-il? Que lui est-il arrivé? Se demandait Fernande avec un vague effroi. Quelle est la nouvelle déception qui a pu le troubler de la sorte?

Et elle se perdait en conjectures. On entendait le duc fouillant dans son bureau, remuant des papiers, s'agitant beaucoup. Un silence se fit, et la jeune fille put ouïr le bruit d'une plume sur le papier. Le duc écrivait longtemps. A qui écrivait-il? Mystère.

Enfin, il se retira dans sa chambre, et Fernande, tremblante, voulant s'assurer qu'il n'avait besoin de rien, allait pénétrer auprès de lui, lorsque, en traversant le cabinet elle aperçut sur le bureau un pli cacheté de noir. Emue, elle regarda la suscription et eut peine à retenir un cri en voyant que cette lettre, de l'écriture de son père, était à son adresse. Elle courut s'enfermer dans sa chambre, et le cœur angoissé, elle déchira fivreusement l'enveloppe, et lut avidement mais non sans efforts, les lignes suivantes:

—Je suis un grand coupable, ma pauvre enfant; je suis fatal à tout ce qui m'entoure. Je ne reviens pas sur un passé que tu connais et qui m'accuse, mais j'ai à te parler du présent, de l'avenir. Ils m'épouvantent l'un et l'autre. Oh! ne me maudis pas! ce que j'ai fait, j'ai cru le faire pour ton bien; j'aurais dû me méfier de moi-même. L'expérience l'âge, les revers, la pauvreté, rien n'a pu me guérir. Poussé par mon mauvais génie, une fois encore, j'ai voulu tenter la fortune; elle m'a écrasé de nouveau. Avec les 6,000 francs que j'ai retirés du seul diamant qui me restait, j'ai acheté des fonds étrangers; j'ai joué à la bourse. Heureux d'abord, j'ai voulu réaliser de plus gros bénéfices et j'ai étendu mes opérations. J'ai perdu 50,000 francs. J'ai pu en payer 18,000; je suis à découvert de 32,000. Me voilà déshonoré. O ma fille, pardonne-moi comme ta mère me pardonne sans doute, pardonne-moi une lâche mort, et laisse-moi t'embrasser une dernière fois.

—Adieu, ma fille, oublie ton malheureux père, oh! oui, bien malheureux! Demain, où serais-je? Toi qui as la foi, prie pour moi qui ne sais pas prier.

H. DE VALDEPINE.

A ces dernières phrases, une terreur sans nom s'empara de la jeune fille. Elle se précipita dans la chambre de son père, courut à son lit, et, avec un cri impossible à rendre, l'appela par son nom. Le lit n'était point défait; la chambre était vide; le duc avait disparu. François, que le bruit avait attiré fut aussi étonné de l'état de Fernande, que de la disparition de son maître. Mis au courant en peu de mots, il sortit aussitôt suivi de Fernande, et tous les deux commencèrent leurs recherches. Mais les heures s'a-

joutaient aux heures, et le duc ne se retrouvait pas. Vaincue par la fatigue et l'émotion, la jeune fille dut se faire reconduire chez elle.

—Qui sait, se dit-elle, s'il n'aura pas voulu me revoir!

Et elle hâta le pas, se raccrochant à cette idée comme à une espérance. La petite maison était silencieuse et déserte. Au moment où ils allaient y pénétrer, François et Fernande crurent entendre un soupir, une plainte, peut-être. Ils se dirigèrent du côté d'où partait ce bruit, et, aux rayons blafards de la lune, ils distinguèrent une masse noire étendue dans l'ombre. Ils s'approchèrent: c'était le duc baigné dans son sang. Il respirait encore. Le danger décuple les forces. Fernande souleva ce cher fardeau, et, aidée de François, elle le transporta jusqu'à son lit. Le duc était immobile, mais il respirait toujours. La jeune fille écarta les plis des vêtements; le duc était blessé à la poitrine.

—Vite, un médecin!

En attendant, elle étanchait le sang qui s'échappait de la petite plaie béante, et pria ardemment le ciel de lui conserver son malheureux père. Elle resta là pendant la douloureuse opération de l'extraction de la balle; là, pendant les heures de fièvre. Elle ne quitta pas d'un mois ce chevet, et le médecin déclara que si le duc revenait à la vie, il le devait plutôt à sa fille, qu'à ses propres soins. Le duc survécut à sa blessure, mais se traîna longtemps languissant et faible, et fut longtemps aussi à rappeler ses souvenirs. Lorsqu'il put rassembler quelques idées, et qu'il voulut questionner Fernande, celle-ci, mettant un doigt sur sa bouche, lui ordonna le repos.

VII

LA DEVISE D'UN NOBLE COEUR.

Ce jour-là, appuyé sur François et sur sa fille, le duc avait pu descendre dans le jardin, de quelques pieds carrés, qui dépendait de l'humble logis. Installé sur un vaste fauteuil, à l'ombre d'un acacia boule, il savourait avec délices l'air pur qui venait caresser son visage, et passait ses doigts amaigris dans la chevelure de Fernande, assise sur un tabouret. On était en automne; la température était tiède; quelques feuilles se détachaient comme à regret de leur tige, et les fleurs de la saison épanouissaient de tous côtés leurs couleurs effacées. Il y avait des chants dans l'espace, des murmures sous l'herbe, une ineffable harmonie partout, quelque chose de reposé et de doux qui allait à l'âme.

Fernande ne parlait pas; son père se taisait. L'arrivée du facteur vint interrompre ce silence plein de charmes.

—Une lettre? interrogea le duc.

—A mon adresse, mon père. Vous permettez? continua Fernande, en brisant le cachet et parcourant le pli.

—Qui t'écrit?

—Hier, c'eût été mon secret, aujourd'hui je vous permets de lire.

—Je ne comprends pas.

—Voyez?

Et elle lui tendit le papier. A mesure que le duc lisait, une émotion croissante envahissait son visage, et de grosses larmes roulaient sur sa moustache grise.

—Et tu as fait cela sans me consulter! soupirait-il. Tu t'es dévouée pour sauver l'honneur de ton père!

—Fais ce que dois, mon père, répliqua Fernande. N'est ce

pas là notre devise? Une Valdepine ne doit pas oublier son écu.

—Tu aurais dû me laisser mourir.

—Oh! père, père! vous outragez le ciel en parlant de la sorte! Croyez-vous que j'aurais laissé flétrir votre mémoire?

—Noble fille! que n'ai-je appris à te connaître plus tôt! J'étais aveugle, vois-tu, et tes pieux soins ont arraché le bandeau qui obscurcissait ma vue. C'est trop tard.

—Ne dites pas cela, mon père; il n'est jamais trop tard, lorsqu'on a la volonté et l'intelligence. Le travail ne déshonore pas; je travaillerai.

—Toi!

—Moi! Il faudra bien que la chance arrive. De son côté François travaillera. A nous deux nous ferons aller le ménage.

—Et vous espérez que j'accepterai! Non! non! ma fille! J'ai fait la faute, à moi l'expiation. Je chasserai mon orgueil; je foulerai aux pieds mes préjugés; j'oublierai que je suis duc et que j'ai jusqu'ici parlé en maître; j'irai trouver un de ceux que j'ai protégés, je lui révélerai ma situation, et si la reconnaissance existe, il me donnera un emploi; quelque modeste qu'il soit, je l'accepterai. Il n'est rien que je ne fasse pour toi, ma Fernande.

—En attendant, mon père, il faut vous soigner, ne pas vous préoccuper. Vous savez que le docteur défend la moindre fatigue, le poumon pourrait s'engorger. Du calme donc; laissez faire votre fille, et, puisque vous connaissez son secret, que vous avez confiance en elle, permettez lui d'aller terminer les affaires et de préparer l'avenir.

—Il le fait? Soit. J'aurai mon heure. Quand iras-tu chez maître X.....

—Tout de suite.

—Seule?

—Eh oui! N'ai-je pas l'air assez raisonnable, et ne suis-je pas majeure?

—D. puis trois jours, il vaut la peine d'en parler!

—Si. Grâce à ma majorité nous voilà débarrassés enfin.

—Et te voilà plus pauvre.

—Chut! il ne faut pas le dire!

Et la charmante enfant, baissant son père au front, courut mettre ses vêtements de sortie.

VIII

LES DEBOIRES D'UNE FILLE PAUVRE

La lettre que venait de recevoir Fernande était de l'homme d'affaires chargé de régler les comptes de son père. Ne pouvant disposer de ses fonds avant sa majorité, elle avait dû attendre jusque là et payer des intérêts énormes. Sa situation régularisée, son fondé de pouvoirs réclamait une dernière signature; c'est pourquoi Fernande allait à Paris. Un autre motif l'y amenait aussi: ses capitaux étant insuffisants, elle devait se débarrasser de quelques bijoux qu'elle avait conservés pour parfaire le compte. Tant qu'elle avait été en présence de son père, la jeune fille avait conservé un air souriant et serein qui était loin de son cœur. Ses faibles ressources s'épuisaient rapidement, et elle voyait avec effroi arriver le moment où elle n'aurait plus rien pour subvenir aux plus pressants besoins. La maladie de son père avait fortement grévé son budget. Que d'objets étaient passés en cachette entre les mains de la marchande à la toilette! Ce fonds n'était pas inépuisable. Il fallait donc trouver du travail, gagner quelque chose, coûte que coûte.

(à continuer)

J. H. Myrick & Co

Importers and Dealers in

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fitting

Supplies

AT TIGNISH and

ALBERTON

We have just opened a full and complete stock of

NEW GOODS.

We are prepared to supply the wants of the farmer, fisherman and mechanic.

We invite intending purchasers

to give us a call,

and they will find

we can meet all

competitors, and

save to them the

trouble and ex-

pense of going to

Summerside or

Charlottetown.



ETES-VOUS SOURD??
Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance ou devenus sourds-muets par suite de maladie ou de surdité, les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas.
Dr. Dalton's Aural Institute, 516 La Salle Ave., CHICAGO, ILL.

ITEMS OF INTEREST

For Men and boys only

We want every man that works on the Hillsborough Bridge to buy a pair of \$1.00 pants. They are the best wearing pants ever put on the market for the money. Made by Shorey.

Don't try to look pleasant in last year's straw hat when you can buy the latest styles at the smallest known prices at SENTNER, McLEOD & Co's.

The first sod will be turned on the Hillsborough Bridge some time this month. The workmen will want good substantial clothing that will stand wear and tear. Buy our two ply Twill Duck Shirts, "double stitched". Price only 85c—you can't beat it for wear.

Through some straws the breezes blow, through other straws the liquids flow. But the straws we sell we'd have you know are the latest styles with prices low.

Just think of it—a double thread Balbriggan suit of Underwear worth worth \$1.50 for 98c. How can we do it? Well the mills had 25 dozen over last fall and offered to clear the lot at about half price. We bought them. You must be quick They are selling fast.

Buy your boy a pair of Brownie Overalls and don't scold him if he dirties them. They'll wash. All sizes at SENTNER, McLEOD & Co's.

Our felt hats have taken like wild fire. You've been paying too much for your hat. If you think you haven't, just drop in to our clothing store and see.

We had a tremendous large sale in our clothing department this spring. Our values are away ahead of anything ever offered in Charlottetown—look at that line of all wool tweed suits at \$6.95. Can you match it at \$10.00?

Sentner McLeod & Co.

Ch'town's Busiest Store.

THE MODERN FOUNDRY AND MACHINE SHOP

We would call Special attention to the fact that our Establishment is fitted with the very best Modern Machinery and employing none but first class workmen. We are in a grand position to turn out satisfactory work.

OUR FOUNDRY DEPT

has proved to be a decided success. We have spared no expense in fitting up this department, having imported from the United States a "Special Grade of Sand" and using the best trade of "Pig Iron", we are in a position to meet the long desired needs of the public. Parties in need of anything in our line we ask to consider these facts and any work which may be entrusted to us will receive our careful attention. We solicit your valued orders.

Bruce Stewart & Co.

THE MODERN FOUNDERS, Engineers and Machinists.

Steam Navigation Co's Wharf

CHARLOTTETOWN

P. E. I.

STOVES, FURNITURE, GRANITWARE, bought from

makers at lowest prices for cash. Sold at small profits for cash or good credit. It will pay you to get our prices.

Brace, McKay & Co., Ltd

Summerside, P. E. I. Aug 22nd., 1901.

TIGNISH DRUG STORE

Now that the holidays are upon us, it would not be amiss for you to call at the Tignish Drug Store and inspect our fine stock of

DRUGS AND CHEMICALS

We are headquarters for good goods at low prices.

Prescriptions carefully compounded, at all hours, day or night.

You can always depend upon finding a clerk in the store at all hours of the night.

CHARLES DALTON